

LIVRE PREMIER  
FONDEMENTS DE L'ÉCONOMIQUE

---

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION SOCIOLOGIQUE

**A. L'unité de la science.**

Il n'existe qu'une seule Science. Toutes les frontières que l'homme a tracées entre les différentes disciplines ne sont pas des bornes naturelles, mais des lignes conventionnelles, semblables à celles qui séparent les divisions administratives d'un Etat centralisé. Comme celles-ci, les sciences jouissent bien d'une certaine indépendance, mais elles vivent cependant *une* vie collective, soumises à *une* volonté collective.

Ou bien, choisissons une image plus exacte. Comparons l'ensemble des sciences à un immense continent que domine un vaste système montagneux, aux nombreuses ramifications, qui dresse vers le ciel ses cimes hardies. De ses glaciers descendent des vallées, qui vont s'élargissant, reçoivent de nouvelles vallées et de nouveaux cours d'eau ; enfin les fleuves majestueux roulent leurs flots dans la plaine, vers les basses terres qui s'avancent en nombreuses presqu'îles dans l'Océan.

Sur ce rivage abordent les colons auxquels est concédé le

nouveau territoire, les disciples de la Science. Ils trouvent sur les presqu'îles fertiles de faciles conditions d'existence. Le sol vierge donne ses fruits, sans culture : ce sont les faits mûris, gisant à la surface dont la récolte et le classement n'est qu'un jeu. Ainsi prennent naissance les sciences descriptives : la zoologie, la botanique, la géologie, la chronique historique, etc. C'est une période d'insouciance indépendante ; la nature semble avoir fixé elle-même les limites immuables de chaque domaine ; car chacun est une presqu'île séparée des autres par l'océan qui baigne son rivage et ne communiquant avec elles que par le continent. Aucun doute, par exemple, ne peut subsister sur la question de savoir où commence et où finit le royaume de la zoologie ?

Mais peu à peu tout le terrain fertile se trouve occupé et le défrichement avance vers le centre du pays. Le travail devient plus pénible. Il faut labourer plus profondément le sol pour lui faire rendre de nouvelles récoltes de faits : déjà l'on creuse des galeries à travers les collines, derniers contreforts que le massif central envoie vers la plaine. Et déjà sur les plateaux commencent des différends, des querelles de frontière ; c'est là que les pionniers se rencontrent venant l'un de droite, l'autre de gauche et chacun d'eux réclame la nouvelle terre pour son royaume. La zoologie et la botanique se contestent le domaine des êtres primitifs, à la fois plantes et animaux sans être aucun des deux. A demi réconciliées, elles se heurtent un peu plus loin à la géologie qui revendique le monde des plantes et des animaux fossiles.

Avant que ces différends de frontière aient pu être apaisés, les sciences d'abord descriptives sont devenues historiques, se posant le problème de la genèse, de l'évolution des choses. Le roi de la création, l'être à la démarche altière jetant partout ses regards dominateurs, posant à la nature entière son « pourquoi » implacable a ouvert des horizons nouveaux. L'esprit humain après s'être exercé à la recherche des problèmes arithmétiques que posèrent les mouvements des astres

aux observateurs nocturnes errants sur les vastes plaines, réclame toujours plus impérieusement une réponse aux questions vitales : D'où est-ce que je viens ? Où vais-je ? Avec des yeux mieux armés, il apprend à reconnaître l'infiniment petit et l'infiniment distant. Le microscope lui révèle dans la cellule l'unité primitive de la vie. Le spectroscopie lui révèle l'unité de la matière à travers les plus vastes espaces sidéraux conquis par le télescope. Et l'unité merveilleuse de la Science se montre à lui de plus en plus clairement. C'est justement au cours des travaux sur les terrains limitrophes, pendant les luttes de frontière, que se manifestent les lois d'ordre supérieur dominant des territoires plus vastes et plus étendus que les plus hautes abstractions des disciplines particulières. Il devient évident que sans la connaissance de ces lois plus hautes, les anciennes disciplines ne peuvent plus être ni enseignées, ni apprises. Dans l'évolution de la science, comme dans la vie de l'Etat, c'est de la lutte de frontière que se développe graduellement l'union, l'Etat unifié : les anciennes frontières politiques ne sont plus que des lignes de démarcation conventionnelles entre les districts que seules des raisons d'opportunité séparent. Le puissant processus de fusion se poursuit sur toutes les frontières et de nouvelles lois se révèlent, toujours plus élevées et d'une portée toujours plus étendue.

De nos jours c'est surtout dans le domaine des sciences naturelles jadis indépendantes les unes des autres que cette évolution est le plus marquée. Tous les pionniers qui venaient de la plaine, remontant le grand fleuve qui baignait leur domaine particulier, se rencontrèrent sur le plateau central d'où jaillissent toutes les sources de la causalité, le haut plateau de la *biologie*. De ce point d'observation ils n'embrassent pas seulement du regard le vaste royaume des sciences naturelles réunies sous un sceptre et obéissant à une loi : ils peuvent distinguer aussi devant eux une autre cime altière aussi haute et aussi riche en vallées que celle où

ils dominant : le trône royal des sciences de l'esprit, la *sociologie*.

Puis, au delà des nuages épars à travers les brumes des hautes altitudes, ils pressentent plutôt qu'ils ne voient autre chose encore. Ils voient bien loin à l'horizon, dominant et éclipsant le sommet sur lequel ils se tiennent et celui qui est devant eux, un pic grandiose éblouissant de l'éclat de ses glaciers : le « toit du monde ». C'est la cime ultime, la cime encore vierge de la science une encore sans nom, le sanctuaire inviolé des suprêmes lois régissant le Tout, des lois auxquelles tout savoir partiel est soumis.

### B. Le domaine de la sociologie.

*Les frontières entre l'Économique et les domaines voisins.*

La science à laquelle sont consacrées nos études, l'Économique, la science de l'*économie humaine* fait partie du royaume de la sociologie. Par quoi est borné son territoire ? Elle touche d'abord à l'histoire prise dans son sens le plus large. La fusion des deux disciplines est déjà très avancée dans les parties supérieures, touchant l'origine et l'évolution des institutions : l'école historique des économistes en partant de l'Économique, le matérialisme historique marxiste en partant de l'histoire ont déjà labouré le terrain limitrophe et nous sommes déjà si loin qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'étudier ou d'enseigner l'une de ces sciences particulières sans connaître les plus hautes abstractions de l'autre. L'histoire a dû admettre comme facteurs puissants d'évolution les besoins collectifs des masses — et ce sont surtout des besoins « économiques » — au lieu d'apercevoir presque partout, comme elle le faisait jadis, les actes conscients des « héros », des « uniques », des « sur-hommes ». Et nous trouvons même dans les œuvres d'histoire politique une-

place toujours plus considérable assignée aux faits économiques : aux exposés, évaluations et statistiques sur l'effectif et l'accroissement de la population, la constitution agraire, la valeur des récoltes, l'évolution industrielle, les impôts, la distribution des fortunes et des revenus. Et, d'autre part, l'histoire a eu sur l'Économique une influence considérable. La construction arbitraire de l'homme économique avec laquelle opérait l'ancienne théorie de l'Économie et dont elle abusait a reçu sa correction indispensable. Nous aurons à revenir plus amplement sur ce sujet. Ce qui demeure, c'est que nous avons appris à connaître dans leurs conditions historiques les actes économiques, de même que l'histoire a dû apprendre à concevoir l'homme historique dans ses conditions économiques.

La science économique a profité surtout du contact avec une branche spéciale de l'histoire : l'histoire des époques primitives dans laquelle sont réunies l'ethnologie et l'anthropologie.

Les fils qui forment le tissu de la vie humaine sont encore si peu ramifiés et les ramifications en sont si distinctes qu'il est possible de les séparer avec une certaine sûreté et de suivre leur parcours. Les brins qui, dans les phases supérieures de la société, s'enchevêtrent en dessins damassés, si bigarrés qu'aucun œil humain ne peut plus les distinguer, sont ici noués encore de la façon la plus simple et la plus primitive. Ainsi le biologiste étudie dans l'œuf couvé les premières transformations de l'embryon afin d'arriver à la compréhension des formes plus compliquées des phases ultérieures. De même la science préhistorique nous présente une embryologie de la société humaine en général et de l'économie humaine en particulier, encore pleine de lacunes sans doute et souvent même purement hypothétique, mais néanmoins déjà utilisable.

Nous le répétons : la science historique dans sa plus large acception et la science de l'économie se sont déjà entière-

ment fondues en une science unique. L'une fait pour ainsi dire des sections longitudinales suivant l'axe du temps, l'autre des sections transversales suivant l'axe de l'espace, à travers le même objet : la société humaine en voie de développement.

Les rapports de la science de l'économie avec la science de l'Etat et de ses droits ne sont pas moins intimes. Toutes deux, comme nous le verrons, sont parties de la même racine, l'instinct économique. Mais avant tout, toute économie supérieure, toute économie devenue « nationale » ne se meut-elle pas dans le cadre que lui a tracé l'Etat. Et si ce sont en dernier ressort des forces économiques qui font évoluer l'Etat de degré en degré, amenant les progressions ou les regressions, ce n'en sont pas moins essentiellement des forces, des influences politiques qui déterminent la marche de l'économie nationale.

L'Économique se trouve souvent également en contact avec la géographie, non seulement de façon indirecte par l'entremise de sa science-sœur, l'histoire, mais aussi directement ; la géographie économique et commerciale est un important territoire-frontière des deux sciences.

Les relations entre l'économie et la religion sont également fort étroites, surtout lorsque l'on fait entrer dans cette dernière ses manifestations : l'organisation de l'Eglise et le droit ecclésiastique. Dès la période préhistorique la religion se montre comme une force ayant une influence puissante sur l'économie : tantôt comme une force anti-économique, lorsqu'elle exigea par exemple dans un rite très répandu la destruction de tout l'avoir des morts, « la dot du mort », et ralentit ainsi aux périodes primitives la « formation du capital » ; tantôt comme une force propice, lorsqu'elle place les foires et les marchés des primitifs et des barbares sous la protection d'un dieu vengeur. Avec quelle puissance elle a agi plus tard, pendant les temps historiques, sur l'Etat et la société, formant et trans-

formant le droit et les coutumes, atteignant ainsi gravement l'économie qui est liée inextricablement à toutes ces forces ; c'est là un fait trop universellement connu pour avoir besoin de commentaires. Les annales de l'histoire sont là pour en témoigner.

Mais il existe par contre des forces qui, partant de l'économie, agissent sur la religion et l'organisation ecclésiastique. Examinons tout d'abord le fait le plus simple et le plus apparent : le nombre des clercs, des moines, des frères mendiants, etc., dépend directement de la richesse de la société ; tous, en effet, doivent être nourris, vêtus, logés et ils ne se contentent pas toujours d'un cilice et d'un plat de sauterelles. Proportionnellement au chiffre de la population, il ne peut y avoir dans le pauvre Groenland la même quantité de gens d'église que dans la riche Espagne ou dans les Indes. En d'autres termes : un pays ne peut nourrir et entretenir qu'autant de prêtres que le permettent les impôts d'Eglise et ces derniers sont une institution rentrant dans le domaine de l'économie.

On sait aussi avec quelle force les faits économiques ont influencé de tout temps l'organisation ecclésiastique. Nous n'avons besoin que de rappeler ici la prodigieuse transformation que subirent l'épiscopat et les couvents par l'acquisition de leurs énormes propriétés territoriales, dans l'Europe entière comme au Thibet. Ce ne fut pas seulement la constitution extérieure de l'église, mais bien plus encore son essence même qui fut atteinte. Les doctrines de l'Evangile comme celles de Bouddha ont dû partout s'adapter aux nouvelles conditions économiques. L'introduction du célibat obligatoire pour le clergé séculier fut facilitée par la nécessité d'ordre hiérarchique d'empêcher que les biens épiscopaux et paroissiaux ne fussent entièrement féodalisés en se transmettant de père en fils. Sans cette mesure l'Eglise, en tant qu'institution permanente, eût été bientôt entièrement dépouillée de ce qui était le fondement de sa puis-

sance, comme les rois et plus tard les princes. Ici se placent aussi les changements dans le droit canon concernant le prêt à intérêts, que l'Église catholique dut permettre dans la mesure que l'économie l'exigeait.

Non seulement sa forme extérieure : le droit canon et le culte, mais la religion elle-même, l'image céleste, est le reflet des conditions politiques et économiques. « L'homme a créé Dieu à son image » : cette affirmation n'est pas dénuée de fondement historique. L'Olympe des Hellènes reflète aussi fidèlement la joyeuse existence d'une aristocratie riche et insouciant, vivant du produit d'une catégorie économique, la rente foncière, que le paradis insipide du puritain est l'image exacte de l'économie anglaise des débuts du capitalisme. Son Dieu inscrit au Grand Livre céleste, au crédit, les offices qu'il a entendus et les bonnes œuvres qu'il a faites, au débit, les péchés de toutes sortes ; puis, selon que la balance penche vers l'actif ou le passif, il le fait entrer au ciel des bons payeurs ou le précipite dans l'enfer des banqueroutiers.

Les autres branches de la sociologie ne sont souvent qu'indirectement en rapport avec la science économique, par l'histoire : toutefois les rapports directs, avec l'esthétique, par exemple, ne font pas entièrement défaut.

Examinant les salaires, l'Économique s'occupe de rechercher pourquoi tant de musiciens et de peintres appartiennent de nos jours au prolétariat en habit noir (quelquefois sans habit noir) pendant que quelques privilégiés jouissent de revenus princiers ; elle n'a jamais manqué, en étudiant la question du prix, de citer les sommes fabuleuses payées pour des chefs-d'œuvre de maîtres disparus comme exemples classiques du monopole naturel. Et, d'un autre côté, l'histoire de l'art devra à l'avenir faire entrer en ligne de compte ce fait brutal : qu'en dépit du caractère idéaliste de sa tâche, l'artiste doit vivre lui aussi, qu'en général il ne peut vivre que s'il trouve des acheteurs, et qu'il ne

trouvera des acheteurs qu'à la condition de flatter le goût de ses concitoyens fortunés. De ce point de vue purement économique on peut tirer des déductions importantes non seulement pour l'histoire de l'art mais aussi pour l'esthétique. Contentons-nous de noter ici que le grand art fleurit souvent au point central du commerce mondial, c'est-à-dire de la richesse ; il se transporte du Brabant en Hollande, de la Hollande en Angleterre. Et le caractère de cette renaissance artistique semble en outre se modifier régulièrement selon les différents modes de répartition du revenu de la collectivité. A Athènes, par exemple, tant que les citoyens vécurent dans une aisance à peu près égale, le Mécène de l'art national a été l'État ; et alors furent créés ces purs chefs-d'œuvre de l'architecture et de la plastique, modèles éternels d'un art puissant et idéal. A mesure que le peuple s'appauvrit à la suite de la désagrégation sociale et que l'État se trouve dominé par une ploutocratie opulente, c'est parmi celle-ci que se recrutent les Mécènes, et les artistes n'élèvent plus des temples, mais des villas, ne modelent plus des statues olympiennes mais des ornements, des coupes, des instruments. Ainsi l'art s'abaisse à des raffinements mesquins, puis devient de plus en plus grossier, à mesure que progresse la déchéance morale du peuple pour aboutir à une décadence complète. Il serait intéressant d'établir jusqu'à quel point l'évolution du style renaissance au style rococo et au baroque a été déterminée par des causes économiques semblables.

Werner Sombart a indiqué un autre point de contact entre l'art et l'économie : le vertigineux tourbillon de la mode dans les arts de l'habillement, de l'ameublement et de la décoration, ce galop effréné des différents styles est, selon lui, une conséquence directe du mode capitaliste de répartition des richesses. Sans trêve ni répit, les riches et, ceux qui aspirent à faire partie de cette classe s'évertuent à se distinguer par de nouveaux artifices de la masse obscure,

et sans trêve ni répit les autres se lancent à leur poursuite avec des copies bon marché et des imitations à la douzaine afin d'être comptés parmi ceux-là.

C'est à Karl Bücher, l'économiste distingué de Leipzig, que l'on doit la découverte des rapports les plus profonds qui existent entre l'art et l'économie. D'après la théorie exposée dans son œuvre remarquable : *Arbeit und Rhythmus*, le chant, la mimique et la danse réunis en un art unique se sont développés d'abord comme imitations so- lennelles d'actes économiques, par exemple de la moisson. Selon Bücher, tout rythme doit son existence même au rythme immanent du travail corporel, de même que toute lyrique a surgi de la plainte monotone exhalée pendant ce même travail et transposée plus tard en sons articulés.

L'Économie est moins étroitement en contact avec la science du langage, la philologie. Cette fidèle servante l'assiste évidemment par ses explications des monuments linguistiques du passé et à ce point de vue elle est véritablement un soutien de l'histoire économique. Sa voix a en outre une certaine autorité dans le problème de l'importance des races dans l'évolution historique, et par suite dans l'évolution économique. Mainte vérité économique pourrait, en échange, préserver la philologie des égarements et des interprétations erronées dont la science économique peut démontrer la fausseté.

Ces indications préalables permettent de fixer des barrières entre les différentes disciplines génétiques de la sociologie. Mais notre tâche ne s'arrête pas là. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de ces lignes de démarcation qui, pour rester dans notre image, rayonnent du massif central vers les basses contrées : il nous faut encore déterminer vers la mer les frontières les séparant de la plaine et, vers les montagnes, celles les séparant de la biologie.

Du côté de l'océan, la sociologie théorique confine aux

questions de la Pratique sociale dans le sens le plus étendu. La transition est formée par une science essentiellement descriptive, la statistique, touchant à toutes les branches de la sociologie, employée par toutes, indispensable à toutes. L'unité sociologique est révélée de façon irréfutable dans ces étroites relations qui enchainent entre elles toutes les statistiques particulières. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement quand c'est toujours le même être, la même masse humaine dont on observe les manifestations vitales des points de vue les plus différents?

Sur ce terrain, l'Économie est surtout étroitement liée à la démographie proprement dite, la science des « mouvements de la population » de son accroissement par suite de l'excédent des naissances et de l'immigration, de son recul, par suite de l'excédent des décès et de l'émigration, de sa concentration ou de sa dispersion sur un territoire donné ; elle comprend aussi la statistique des mariages, des naissances, etc. La démographie étant plus qu'à demi une science biologique, il n'est pas surprenant que, par elle, l'Économie prenne contact avec une branche spéciale de la médecine, l'hygiène sociale (et l'hygiène de la race) qui étudie les relations existant entre certains phénomènes sociaux tels que la distribution des richesses et des revenus, la répartition de la population entre les villes et les campagnes, etc., et la naissance et la propagation de certaines maladies, de certaines anomalies dans l'état intellectuel et physique des masses. D'autre part, l'Économie a de nombreux points de contact avec le vaste domaine de la statistique morale, qui comprend la statistique juridique (criminalité, etc.), la statistique des mœurs (prostitution, alcoolisme, suicide, divorce, restriction du nombre des naissances); et celle-ci à son tour touche de près à l'éthique en tant que philosophie pratique, laquelle est alliée de près à certains courants de la théologie pratique. La statistique des mœurs a été de tout temps, chacun le sait,

le grand cheval de bataille des théologiens qui s'intéressent aux questions sociales !

L'enchevêtrement des différentes disciplines devient si complexe, qu'une image plane ne suffit plus à le représenter. Il faudrait avoir recours à la troisième dimension pour donner une idée à peu près claire de ces connexions. Un exemple démontrera la vérité de ce que nous avançons. L'accroissement de la population sur une superficie donnée, phénomène d'ordre presque exclusivement biologique, amène certaines transformations de la structure sociale qui ont un profond retentissement sur tout l'organisme de la société. Ces transformations se manifestent dans la statistique de la population par une augmentation relative de la population urbaine, dans la statistique agraire par une élévation du chiffre des récoltes et une hausse de la rente foncière, dans la statistique industrielle par un perfectionnement dans la division du travail et une augmentation de la productivité, dans la statistique électorale par un déplacement de la puissance politique, dans la statistique judiciaire par une modification de la criminalité, dans la statistique des mœurs par un changement dans les suicides, la prostitution, l'alcoolisme, dans la statistique médicale par des variations dans les chiffres de la mortalité et de la morbidité. Chaque aggravation de la situation des masses, baisse des salaires ou hausse des prix du blé, amène inévitablement une mortalité plus élevée et une diminution du nombre des mariages et des naissances, un accroissement du nombre des vols, un redoublement de la prostitution et des cas de suicide. Bref, les rapports qui vont de l'une à l'autre sont ici aussi étroits et aussi nombreux que dans un organisme compliqué dont les organes sont intimement liés d'après leur structure et leur fonction.

Cette statistique sociale est le champ d'études commun, la science auxiliaire de toutes les branches spéciales de la sociologie et chacune de ces dernières travaille avec un zèle

particulier le territoire touchant à ses propres frontières. Elle sert en même temps de fondement solide, d'empirisme scientifique aux *arts pratiques* attachés à chaque discipline théorique.

Ces arts pratiques sont ; pour la science religieuse la théologie, pour la science administrative la politique, pour la science juridique la jurisprudence. A l'Economique se rattache d'abord, en vertu d'anciennes relations qui remontent à l'époque de la caméralistique de l'Etat absolu, la science des finances, en tant que science de l'accroissement, de l'administration et de l'utilisation des revenus publics. Dans toutes les questions de politique douanière, de politique fiscale, etc., l'Economique juge en dernier ressort.

L'Economique pratique confine ici à la politique pratique et touche par là indirectement à la science administrative : nous verrons plus loin que la politique joue dans toutes les questions financières un rôle beaucoup plus considérable que ses représentants ne sont en général disposés à l'admettre vis-à-vis du public et d'eux-mêmes. La politique de classe comme l'intérêt de classe se revêtent volontiers, ici comme partout, du manteau de la science, qui doit plus souvent jouer dans toutes les sciences sociales le rôle d'humble servante que celui de maîtresse souveraine auquel elle a droit.

Il nous reste encore à mentionner un territoire frontière commun à la politique et à l'Economique : l'art de l'organisation sociale, la pédagogie sociale, si l'on me permet l'expression. L'Etat, le premier, a exercé sur une très grande échelle l'art de subordonner un grand nombre d'hommes à un but commun : nous ne citerons ici que l'organisation de l'armée et la science militaire. Cet art, avec tout ce qui s'y rapporte, est pour l'Economique d'une importance considérable.

Examinons en premier lieu l'art de l'organisation sociale. Les utopies sociales entrent ici tout d'abord en considération,

construisant des mécanismes sociaux artificiels, élevant par la pensée des chefs-d'œuvre d'organisation sociale. Aux utopies se rattache immédiatement ce qu'on est convenu d'appeler le « socialisme scientifique » dans sa partie pratique, dans ses prophéties, essayant sinon de construire arbitrairement de toutes pièces l'organisation sociale de l'avenir, du moins de la pressentir d'après les « tendances » du présent. Puis viennent les œuvres de mutualité, les sociétés coopératives et les syndicats, la participation aux bénéfices et l'assurance, tant capitaliste que mutuelle, tout le vaste champ de la pratique sociale avec ses efforts pour aplanir les inégalités et apaiser les rivalités économiques; les organisations politiques des partis s'y rattachent également, car bien que d'origine politique ils sont dirigés surtout par des intérêts économiques.

Et enfin l'art de l'organisation dans les entreprises privées qui est d'un grand intérêt pour l'Économique, par exemple dans la question des bénéfices de l'entrepreneur, nous conduit à la dernière grande discipline voisine de l'Économique : la technologie.

Nous y voyons la politique agraire confiner aux sciences naturelles qui décrivent la vie organique et ses conditions : la zoologie et la botanique. La statique du sol et les quantités des récoltes, l'élevage et les engrais artificiels sont toutes choses de la plus haute importance non seulement pour la pratique économique, mais aussi pour la théorie. Nous verrons plus loin qu'un axiome de la technique agricole, la « loi du rendement non proportionnel », est devenue d'une importance prépondérante pour l'évolution de la théorie : c'est sur elle que repose la fameuse loi de population de Malthus, le point d'appui de toute théorie économique depuis un siècle et plus.

Non moins important est le domaine limitrophe de la technologie industrielle, travaillé d'autre part par les sciences jumelles depuis longtemps unies : la chimie et la physique.

Nous verrons que le développement du machinisme est lié à certaines conditions économiques et politiques : à un minimum de densité de la population et à un minimum de puissance d'achat, c'est-à-dire à des phénomènes économiques dépendant, en partie, de certaines institutions politiques. Nul n'ignore quelle énorme répercussion les progrès de la technique mécanique, la conquête de la vapeur et de l'électricité, ont eue sur les conditions politico-économiques : sur la richesse des nations, sur la répartition de la population sur tout le globe et dans les limites des anciennes frontières politiques entre la ville et la campagne, sur la structure sociale et la répartition des richesses. C'est bien la technique qui a bouleversé tout notre univers tant extérieur que moral.

Nous avons maintenant exploré toutes les frontières de la sociologie à l'exception de celle qui, vers la montagne, la sépare de la biologie. Là aussi le terrain frontière est en litige : c'est sur ce domaine, que se prépare la fusion suprême. Nous entrons dans le royaume de la psychologie.

Un terrain frontière par excellence ! Du côté de la biologie les médecins et savants naturalistes le travaillent, et il permet dans ces parties l'emploi de la méthode expérimentale. Mais à côté de ce jeune rameau purement biologique, la psychologie expérimentale qui cherche à pénétrer la nature de l'âme par le monde des phénomènes, au moyen de l'observation externe, nous trouvons le vieux tronc de l'ancienne psychologie, en tant que science de l'esprit, qui essaie de pénétrer cette nature par l'observation interne. Sous cette dernière forme elle est, depuis les temps les plus reculés, une partie intégrante de la philosophie, le fondement non-seulement de l'éthique et de la logique mais aussi de la théorie de la connaissance et de toutes les spéculations métaphysiques.

Bornée d'un côté par la biologie, la psychologie touche



de l'autre à la sociologie. La sociologie n'est pas autre chose que la psychologie sociale : la science de l'économie humaine se trouve donc soumise, elle aussi, à la psychologie et reçoit d'elle ses lois suprêmes.

### C. Les forces actives de la sociologie.

#### *L'instinct de conservation et ses ramifications.*

Le concept le plus important commun à la biologie et à la sociologie, la cime d'où descendent les cours d'eau qui alimentent les deux domaines est le concept psychologique du *besoin*. Il gouverne les deux royaumes avec une force si absolue qu'il est presque possible de dire : la biologie et la sociologie ne sont que les théories du besoin.

D'une manière générale le besoin est la sensation d'une perturbation dans l'équilibre de la substance et de l'énergie organiques, accompagnée de l'instinct qui pousse à écarter cette perturbation.

Pris dans cette large acception, le besoin ou mieux l'*instinct agissant* peut être considéré comme le démiurge, le créateur de l'univers organique, tout au moins.

La théorie de l'évolution nous montre que, sur notre planète, toute évolution depuis l'amibe flottant sur le chaud océan des époques primitives jusqu'au vertébré, jusqu'au mammifère, jusqu'à l'homme, jusqu'au fier représentant de notre civilisation, est régie par un instinct unique : l'instinct de conservation. Dès l'apparition de la génération bisexuée cet instinct a dû se dédoubler en instinct de conservation personnelle et instinct de conservation de l'espèce, tous deux indissolublement unis de par leur origine commune bien que parfois antagonistes ; nous avons là les

germes des deux grands courants de la volonté humaine : l'égoïsme et l'altruisme.

Selon la formule d'Herbert Spencer, toute vie n'est en effet que « l'adaptation de relations intérieures à des relations extérieures ». Pour les formes inférieures de l'existence on peut aussi dire : « La vie est un échange de substance », si l'on prend ce mot dans son sens le plus large. Chez l'être adulte cet échange a pour but le maintien du bilan de l'énergie.

La consommation d'énergie est la condition de toute existence : cette énergie dépensée doit être remplacée. Ce besoin physiologique apparaît psychologiquement comme instinct poussant à l'absorption de nouvelle énergie. Cet instinct étant la sensation d'un déficit actuel ou imminent dans l'économie de l'énergie organique, nous l'appellerons *besoin négatif*, *instinct négatif*. Chez les êtres supérieurs, possédant déjà une conscience plus développée, ces instincts se nomment la faim, la soif, le froid : ce sont les gardiens de l'existence, de même que tout déplaisir, et même le plus fort déplaisir, la souffrance, car ils indiquent par où la vie est menacée — un puissant argument contre le pessimisme philosophique de Schopenhauer pour qui le déplaisir, la souffrance, la mort apparurent comme autant de faits prouvant l'abjection de cet univers. Schopenhauer est mort sans avoir vu l'aurore de cette nouvelle ère de l'humanité qu'apporta l'idée de l'évolution. Il n'a pas su quel rôle bienfaisant remplissent le déplaisir et la souffrance en tant que sévères éducateurs de la vie, la conduisant vers des formes de plus en plus élevées ; il n'a pu éprouver que la mort elle-même est une bénédiction, qu'elle ressemble à ce mystérieux « fondeur de boutons » du « Peer Gynt » d'Ibsen refondant sans cesse la substance de la vie, parce que c'est là le seul moyen de la faire éternellement renaître sous des formes toujours plus parfaites.

Le besoin négatif pousse l'être vivant à absorber une quan-

tité nouvelle d'énergie, c'est-à-dire de substance contenant de l'énergie. Comme la « nature », en bon architecte, travaille avec une « prévoyance infinie », l'instinct pousse toujours à une satisfaction dépassant le déficit physiologique. C'est la source, dans l'organisme, d'un excédent d'énergie, d'une surcharge demandant à être employée : c'est ce que j'ai nommé le *besoin positif*. Tant que l'individu n'est pas parvenu à maturité, le processus de la croissance absorbe la plus grande part de cet excédent : dès qu'il a atteint les dimensions fixées par son organisme, il emploie son excédent de substance et d'énergie à l'acte de reproduction. L'être inférieur se divise ou gemme ; aux degrés supérieurs il s'unit à l'autre sexe afin d'employer sa substance et son énergie à la procréation d'une nouvelle existence. On a appelé cet instinct, « instinct de détumescence », parce que la vie sexuelle de l'homme est gouvernée par l'instinct physiologique de détumescence des organes génitaux. Par opposition la femme est supposée être gouvernée par l'« instinct d'intumescence ». Ceci n'est pas entièrement juste d'ailleurs, même en ce qui concerne la vie sexuelle. La femme, durant la période décisive de sa vie sexuelle, éprouve également à un très haut degré l'instinct de détumescence, provoqué par la pression du fœtus dans la matrice et plus tard par la pression du lait affluant aux seins ; l'acte de l'allaitement lui procure également une sensation voluptueuse moins aiguë mais beaucoup plus prolongée que celle ressentie par l'homme à l'époque décisive de sa vie sexuelle.

Ce besoin de détumescence, de décharge de l'énergie accumulée, n'est pas limité à la vie sexuelle. Il est au fond de toutes les manifestations d'une vitalité débordante. C'est lui qui fait jouer les jeunes animaux et les enfants et pousse les adultes des peuplades primitives à ces danses orgiaques dans lesquelles sont dépensées d'énormes provisions d'énergie.

Le fin psychologue que fut Schiller a fait naître de l'« instinct du jeu » l'Art lui-même, et non sans raison. Nous aurons à revenir sur ce sujet. Il aurait pu y faire rentrer aussi la science ; car la science pure et le grand art planent sur le même sommet qu'ils ont gravi par des voies différentes : tous deux par la pensée créent de nouveau l'univers. L'Art comme la Science sont nés de l'instinct de détumescence : chaque artiste, chaque savant véritable a ressenti l'irrésistible force intérieure qui lutte pour s'exprimer. Chaque chef-d'œuvre, chaque grand travail scientifique est un acte de génération : ce que le famulus Wagner fabrique dans son alambic est tout au plus un homunculus.

Il est caractéristique pour ces connexions profondes que l'homme, dominé beaucoup plus fortement sous le rapport sexuel par le besoin de « détente », est aussi en général incomparablement plus productif que la femme dans les arts et les sciences : il y a là une différence de degré que la plus complète émancipation féminine pourra difficilement effacer. Il est à remarquer en outre que l'instinct sexuel et l'instinct créateur dans les sciences et les arts semblent s'exclure réciproquement, de telle sorte que le créateur d'œuvres de haute valeur civilisatrice ressent aux époques de création beaucoup moins le besoin sexuel, qu'en temps ordinaire. C'est qu'il peut dépenser d'une façon plus noble son excédent de vitalité.

Le besoin négatif est donc dirigé vers l'intérieur, le besoin positif vers l'extérieur : le premier est l'instinct de conservation personnelle, le second, l'instinct de conservation de l'espèce, mais tous deux ont la même source : l'instinct de conservation, ou encore, exprimé d'une façon prosaïque, l'instinct tendant à maintenir le bilan de l'énergie organique.

Ce double instinct entraîne la vie dans un mouvement ascensionnel constant vers des phases de plus en plus élevées. S'adaptant aux exigences constamment nouvelles de

l'univers ambiant (théorie de Lamarck) ; soumise à l'implacable sélection naturelle dans la « lutte pour la vie » (théorie de Darwin), elle atteint par une différenciation et une intégration croissantes des formes de plus en plus perfectionnées, de mieux en mieux adaptées au milieu.

Par la *différenciation* la vie crée constamment de nouveaux organes ayant à remplir de nouvelles fonctions distinctes. La cellule-œuf s'incurve, développe un tube digestif qui s'étend à travers tout le corps, de la bouche à l'anus ; elle forme des glandes digestives, des organes de préhension et de combat, d'attaque et de fuite, un système nerveux, puis une moelle épinière et enfin un cerveau. Simultanément, par l'*intégration*, elle relie étroitement tous ces organes par la division du travail et la coopération harmonieusement combinées. C'est la grandiose formule de l'univers trouvée par Herbert Spencer : l'évolution ininterrompue menant d'un état de simple juxtaposition de parties identiques, non-coordonnées, à un état de coopération et de pénétration mutuelle de parties différentes coordonnées : une formule qui gouverne non seulement toute la vie organique, mais encore la vie supraorganique, la vie sociale.

Le besoin, l'instinct de conservation, est le guide et le moteur de cette évolution, de ce « devenir » vieux de milliers de siècles. Et même si l'une des plus imposantes, des plus merveilleuses conceptions du monde n'est pas dénuée de fondement, cet instinct serait aussi le créateur du monde inorganique, ou préorganique.

Quiconque s'est un peu occupé de philosophie reconnaîtra dans l'instinct de conservation la *volonté* toute puissante et jamais satisfaite de Schopenhauer, le créateur de toute existence tant organique qu'inorganique. Le grand penseur est mort presque exactement au moment où apparut l'œuvre de Darwin : « l'Origine des espèces » ; il n'a

pas assisté au triomphe sans précédent de la théorie de l'évolution qu'il eût accueillie avec joie, comme le complément nécessaire de sa propre doctrine. Toutes les parties intégrantes de sa conception s'y trouvent réunies : la force se manifestant en des « degrés » de plus en plus élevés d'« objectivation », de la matière brute à l'animal, de l'animal à l'homme, et finalement à l'homme entièrement conscient. Ce qui manquait encore à sa propre théorie se trouve chez Darwin : le *mécanisme* au moyen duquel la force, l'instinct, la volonté accomplit ce mouvement ascensionnel. L'*idée* d'évolution, que Schopenhauer avait reçue de son maître vénéré Goethe, était devenue : la *théorie* de l'évolution.

Ainsi le besoin, l'instinct, gouverne le royaume entier de la nature et la notion du besoin règne sur le royaume de la science de la nature, la biologie : mais leur empire s'étend encore au domaine de l'esprit et à la science de ses créations, la sociologie. Toutes les créations des hommes vivant en société, la société ; économique, l'Etat, le droit, la religion et l'Eglise, le langage, la science et l'art sont les effets de la même cause, les résultats de l'instinct de conservation ; car ce sont les organes de tous les organismes collectifs de l'humanité, créés par le besoin collectif, par la « volonté collective », engendrés par l'adaptation aux exigences toujours nouvelles d'un monde extérieur se transformant par les forces naturelles et transformé simultanément par l'homme lui-même, organes développés et affermis par une lutte sans merci pour l'existence. Organes assurant l'existence de la collectivité, se renouvelant sans cesse, toujours plus délicats et plus différenciés, toujours plus étroitement et plus harmonieusement intégrés, en vue d'une action collective toujours plus puissante. Ici aussi la formule de Spencer fait loi.

Cette grandiose évolution *supraorganique* n'a, elle aussi, qu'un moteur et qu'un guide, le même qui créa et déve-

loppa la vie organique : le besoin, l'instinct de conservation.

Ajoutons que cet instinct, lui aussi, s'est développé et a subi un processus de différenciation et d'intégration. Il est devenu plus complexe tout en restant un, ainsi que l'arbre après avoir poussé des branches.

Nous avons reconnu la dualité de l'instinct dès cette époque perdue dans l'océan des âges où la génération par gemmation et division fut remplacée par la génération bisexuée. Dès lors l'instinct unique se divise en deux branches : la conservation personnelle et la conservation de l'espèce.

Puis, le tronc pousse une nouvelle branche : le *besoin de causalité*.

Ceci n'a lieu qu'à un degré assez avancé de l'évolution organique, d'abord probablement chez les espèces supérieures de chacune des branches maîtresses de l'arbre généalogique animal : parmi les invertébrés, chez les termites, les fourmis et les abeilles ; parmi les vertébrés : d'abord chez les oiseaux supérieurs et les mammifères et surtout chez l'homme.

Chez les animaux inférieurs et sans doute aussi chez toutes les plantes le besoin et l'adaptation au besoin, c'est-à-dire la recherche de sa satisfaction ne sont que de simples relations de cause à effet, d'excitation à réaction. C'est ainsi que les plantes et les animaux inférieurs semblent satisfaire leurs besoins, semblent, dis-je, car « des regards humains ne peuvent pénétrer dans le sanctuaire de la nature ».

Le mécanisme est très imparfait. Il suffit aux exigences ordinaires du monde environnant ; mais à chaque attaque provenant d'influences inaccoutumées, se manifestant avec une force inaccoutumée, venant d'une direction inaccoutumée, l'organisme se trouve menacé dans son existence même. Et les dommages sont de jour en jour plus grands. Alors « la

volonté de vivre s'allume une lanterne », selon l'expression pittoresque de Schopenhauer ; il découvre la connaissance et lui crée un organe matériel, le cerveau. Sa tâche proprement dite est la satisfaction du besoin de causalité qui organise la lutte pour la vie, menée contre le monde ambiant à seule fin de mieux préserver la vie de l'individu, et celle de l'espèce.

C'est la théorie de la suprématie de la volonté sur l'intelligence, la découverte géniale de Schopenhauer, qui, semblable aux découvertes de Copernic en astronomie, amena un bouleversement complet de l'ancien dogme dominant avant lui la philosophie, qui voyait dans l'intelligence l'origine de la volonté ! C'est bien le contraire qui est la vérité ! L'instinct vital était aveugle, il est devenu lucide ; il tâtonnait au hasard dans les ténèbres à la recherche d'une proie incertaine, il poursuit maintenant en pleine lumière les buts qu'il s'est fixés. La volonté a pris conscience d'elle-même ; le royaume de la connaissance et des buts conscients s'est ouvert. Ce qui n'était que mouvement est devenu action, car action veut dire : mouvement conscient vers un but voulu.

Est-il besoin d'insister encore sur l'importance du rôle que le « pourquoi » joue dans l'existence ? Que l'on se représente un être qui, lorsqu'un bruit frappe son oreille, un mouvement ses yeux, un ébranlement ses nerfs tactiles ne se poserait pas cette question : « pourquoi ? ». Avec quelle rapidité ne succombera-t-il pas à toute attaque, avec quelle facilité lui échappera sa proie, même si l'excitation appelle chez lui la réaction, si l'impression des sens déclenche le mouvement réflexe. Alors même, il ne serait semblable qu'à une machine roulant aveuglement sur ses rails mais incapable de toute action défensive ou offensive dès que surgit un nouvel élément.

La force de résistance de la créature dans la lutte pour la vie réside dans cette avidité de savoir qui le domine.

Plus il réclame impérieusement le « pourquoi » jusqu'à ce que la solution trouvée le satisfasse, plus il est armé contre les exigences du monde extérieur et plus sûrement il trouvera pour parer à une attaque d'un genre nouveau le nouveau moyen de défense dont sa curiosité aura reconnu depuis longtemps les propriétés.

De toutes les espèces animales supérieures l'homme a été le plus pauvrement armé par la nature. Il ne peut fuir aussi rapidement que le cerf ou le lièvre, il ne possède ni armes offensives comme le lion et le taureau, ni armes défensives comme la tortue ou le rhinocéros. Nu, faible, lent, s'il a pu se maintenir ce n'est qu'en développant toujours davantage son instinct de causalité, en demandant le « pourquoi » de chaque altération du monde extérieur dont l'informèrent ses sens, en observant le « comment » de chaque effet observé : Comment ceci peut-il me nuire ? A quoi cela peut-il me servir et m'être utile ?

Car ne nous y trompons pas : la connaissance de la cause et de l'effet et le choix conscient de certains moyens pour atteindre certains buts ne sont qu'une seule et même chose. Dès que l'on a appris par l'observation de quelle façon l'effet suit la cause, créer la cause pour faire naître l'effet n'est qu'un jeu d'enfant.

Ainsi la lutte pour la vie et l'adaptation consciente de l'existence à des conditions toujours changeantes ont élevé l'homme au rang d'animal causal, d'animal ayant un but conscient *κατ'ἔξοχην*. C'est pourquoi dans toute la vie sociale, l'instinct de causalité remplit un rôle important à côté des instincts de conservation de l'individu et de l'espèce.

C'est là la triade, la trinité des instincts humains. Toutes les créations de la vie sociale sont son œuvre : tantôt s'entraïdant et tantôt se contrariant, tantôt séparés et tantôt unis, ils ne forment qu'un instinct unique, l'instinct de la conservation dans sa triple incarnation, le moteur et le guide de la vie sociale et des formes créées par elle.

Aux époques primitives l'instinct de causalité crée la religion, qui est la conclusion logique tirée de l'observation incomplète d'un petit nombre de faits. Le fait de la mort et le phénomène mystérieux du rêve conduisent logiquement à une conception du dualisme du corps et de l'âme et, par suite, à l'adoration des « âmes » invisibles qui passent pour les causes premières de tous les phénomènes, terrifiants ou réjouissants, nuisibles ou bienfaisants, dont l'homme naïf des âges primitifs ne peut pénétrer la nature. Ce sont les âmes qui lancent l'éclair et font tonner la foudre, les âmes qui font tomber la grêle dévastatrice, ce sont les âmes encore qui châtient l'homme par la souffrance et les maladies qui arrivent « sans cause ». Et l'on essaie d'apaiser ces âmes intangibles par la prière, de se les concilier par des sacrifices, de les effrayer par le bruit et les menaces.

A un degré supérieur de la civilisation l'instinct causal crée la science, induction logique tirée de l'observation plus exacte de faits plus nombreux, la science qui désormais combat la superstition avec ses propres armes et arrivera finalement à l'anéantir.

L'instinct de conservation de l'espèce, plus impérieux chez l'homme sous la forme de l'instinct sexuel au moment de l'accouplement, plus fort chez la femme sous la forme du sentiment maternel au moment où elle élève ses enfants, crée la famille, résumé de toutes les relations sexuelles. Il produit aussi, mis au service de la sélection sexuelle, la première parure au moyen de laquelle l'homme s'efforce d'attirer la femme, comme le taureau parade devant sa femelle avec ses cornes et sa crinière, le coq avec sa crête et ses éperons, le rossignol avec ses chants séducteurs. C'est ainsi que naît l'une des sources de l'art et de l'industrie.

L'instinct de conservation de l'espèce fonde encore au delà du cercle étroit de la famille la horde d'abord, puis les communautés plus étendues. La recherche des moyens d'existence enseigne en effet qu'il est plus facile et plus sûr de

chasser et de lutter, de marcher et de camper, en groupes qu'isolément. Le même instinct qui rassemble les troupeaux sauvages de bisons et de mustangs, qui préside aux migrations des étourneaux et des cigognes, rapproche aussi les hommes. L'instinct sexuel existe dans la horde où tous les membres ont conscience qu'ils descendent d'une mère commune ; mais déjà, dans les ligues masculines observées par Schurtz, dans les sociétés secrètes pour le culte et la danse qui existèrent en maintes contrées et exercèrent une influence considérable sur la formation des grands groupements politiques, l'instinct de sociabilité est le lien véritable. C'est ce même instinct qui, allié à l'instinct de détumescence, développe dans les fêtes et les orgies l'art primitif de la danse mimée avec accompagnement de chants et d'instruments, une des principales sources de tous les arts qui se sont différenciés : la danse, le drame, l'harmonie à une époque ultérieure.

Au service de l'instinct de sociabilité prennent naissance ensuite le langage, la coutume et encore l'une des deux grandes sources du droit, le droit de la horde familiale, le droit de la paix, le droit qui se meut autour de la notion de justice, d'égalité ; la seconde source, au contraire, jaillit du choc belliqueux, de l'asservissement par la violence, c'est-à-dire, comme nous le verrons bientôt, de l'instinct égoïste de conservation. C'est le droit qui se meut autour de la notion de l'inégalité et du privilège.

A l'instinct de conservation de l'individu se rattache aussi le dernier échelon de l'art, l'art qui crée des ornements d'intimidation. Ceux-ci se confondent souvent d'ailleurs avec les parures ordinaires, car ce qui rend le guerrier redoutable, c'est aussi — et de nos jours encore — ce qui le rend irrésistible aux yeux féminins.

A l'instinct de conservation de l'individu se rattache encore le désir de la distinction individuelle, particulièrement prononcé chez les hommes primitifs dont la vanité est

poussée souvent jusqu'au ridicule. Ce sentiment, le : αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπεύροχον ἔμμεναι ἄλλων, d'Homère, a accompli néanmoins des prodiges pour le progrès de la civilisation. C'est lui qui fit mûrir les grandes entreprises sur tous les champs de l'activité humaine : et si, de nos jours encore, il se traduit par mainte vanité puérile, mainte affectation dans le domaine de la science ou de l'art, par le désir stupide de battre le dernier record, il ne faut pas oublier que, selon le mot de Richard Dehmel, « toute caricature témoigne en faveur de la divinité dont elle défigure les traits ».

Enfin l'instinct de conservation est en tant qu' « instinct économique » l'artisan principal de toutes les institutions, le moteur le plus important de toutes les actions que nous embrassons sous le terme d'*Economie*.

Nous franchissons par là le seuil du domaine plus restreint que nous nous proposons d'étudier.